

## LAISSEZ PARLER LES FILLES !

Stéphanie Michieletto-Vanlancker  
Collège Jean Jaurès, Vieux-Condé

Une heure de français entre septembre et octobre. Une classe de 3<sup>e</sup>. La sonnerie marquant la fin de cours retentit. Les élèves sortent. Je reste avec un goût amer. Une fois de plus. Les heures se succèdent et se ressemblent : elles se terminent toujours par ce sentiment d'échec que je déteste tant.

Pourtant, un observateur extérieur aurait pu croire que le cours s'est bien déroulé : les élèves ont participé, ont coopéré, ont travaillé. Il y a bien eu quelques bavardages entre Youssef<sup>1</sup> et Paulo, Mehdi est arrivé en retard et s'est installé un peu bruyamment, Ahmed a fait une blague comme à son habitude, Théo a eu du mal à sortir un stylo de sa trousse. Mais il n'y a pas eu d'incident, pas de cri, de dispute, ou d'exclusion de cours. Néanmoins, je suis en colère contre moi-même, furieuse, une nouvelle fois, de voir sortir ma classe sans avoir entendu, une seule fois, une fille parler ; sans avoir, une seule fois, donné la parole à une fille.

---

1. Les prénoms ont été changés.

## ÉTAT DES LIEUX : UNE CLASSE ÉQUILIBRÉE ?

Lorsque je découvre, lors de la prérentrée, ma classe de 3<sup>e</sup>, elle me paraît variée et équilibrée : elle comporte douze filles et douze garçons ; trois latinistes, sept élèves font l'option foot, des LV2 allemand, espagnol, italien. Mais, très vite, dès les premières heures de cours, je vais me rendre compte d'un déséquilibre très marqué entre les filles et les garçons.

Les garçons me semblent très soudés : sept d'entre eux font du foot ensemble depuis la 6<sup>e</sup>, trois heures par semaine sur le temps scolaire et en club, hors temps scolaire. Ils ont l'esprit d'équipe, se connaissent parfaitement, ont confiance en eux, excepté, peut-être, Jérôme, un peu plus en retrait, prenant peu la parole en classe mais pourtant bien intégré au groupe des joueurs de foot. À ce noyau « dur » s'ajoutent Nacim et Julien, qui connaissent très bien les « footeux » car ils étaient dans la même classe l'an dernier. Puis vient Théo, nouveau venu, très vite intégré au groupe et Nolan qui vient d'arriver lui-aussi dans l'établissement, plus discret que les autres. Un douzième garçon se rajoute à cette liste, Baptiste, latiniste féru de sciences, pour l'instant assez éloigné des autres à la fois par le caractère et les préoccupations. Le niveau scolaire des garçons est hétérogène : plusieurs d'entre eux obtiennent de très bons résultats, d'autres ont plus de difficultés. Parmi ces douze garçons, Mehdi et Théo sont très moqueurs et font facilement des remarques désagréables voire blessantes, remarques qui s'adressent, sans différence, aux garçons comme aux filles.

Parmi les filles, le niveau est tout aussi hétérogène et on ne sent pas la même cohésion : même si elles s'entendent toutes globalement, les affinités forment des petits groupes de trois ou quatre. On compte de grandes timides parmi elles comme Laetitia, Cassandre ou Marion. Mais ce qui me frappe assez vite chez les filles, c'est la différence entre l'attitude dans et hors de la classe : Marie n'a pas peur d'interpeler sa copine qui se trouve à l'autre bout du couloir (pourtant fort long !), Léa est un pilier de son équipe de handball, Lucile et Camille n'ont pas peur du conflit ou du rapport de force dans la cour de récréation ou les couloirs. Pourtant, quand elles entrent dans la classe, les filles perdent la parole.

Durant les deux premiers mois de l'année, je me suis assez souvent laissé déborder par les prises de parole des garçons et cela m'a régulièrement mise en colère. L'heure de cours passait à toute vitesse, les garçons répondaient très vite à toutes les sollicitations (réponse orale à une question orale ou écrite, lecture de son propre texte ou du texte étudié, passage au tableau...). Ils posaient également de nombreuses questions, avaient un avis sur tout, une réponse à tout. Jamais ils ne se taisaient. Jamais je ne leur demandais de se taire, prise dans ce tourbillon de mots. C'est même moi qui les interrogeais, cédant devant leur empressement à participer.

Souvent la fin de l'heure arrivait sans que je n'eusse une seule fois adressé la parole à Laetitia, Molly ou Brenda. Durant 55 minutes, je n'arrivais pas à me dépêtrer des prises de parole des garçons, me donnant parfois presque l'impression d'en être prisonnière, prise dans leurs rets. Je me sentais alors coupable d'abandonner les filles, de ne pas les accompagner, de ne pas les aider à progresser d'autant plus que, depuis l'arrivée des programmes de 2015, j'avais entrepris de mettre en place un apprentissage de l'oral dans mes classes<sup>2</sup>. Mais, les filles ne m'aidaient pas beaucoup : la plupart du temps, lorsque je les interrogeais, elles restaient muettes, préférant secouer la tête plutôt que de prendre le risque de dire quelque chose qui aurait pu être faux. Leur parole était bloquée, celle des garçons proliférait.

## **RUSES DIDACTIQUES**

Face à ce débordement de paroles des garçons, j'ai décidé de mettre en place régulièrement dans la classe des activités qui allaient obliger les filles à prendre la parole mais aussi obliger les garçons à canaliser la leur.

[...]

---

2. On pourra lire cette prise de conscience et les changements qui en ont découlé dans l'article « Ma réforme de l'oral », *Recherches* n° 66, *Bricoler, inventer, recycler*, 2017, p. 135-146.